

**DURFLINGER, Serge Marc, *Fighting from Home. The Second World War in Verdun, Quebec* (Vancouver, University of British Columbia Press, 2006), 279 p.**

Claire Poitras

Volume 61, Number 1, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/016880ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/016880ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poitras, C. (2007). Review of [DURFLINGER, Serge Marc, *Fighting from Home. The Second World War in Verdun, Quebec* (Vancouver, University of British Columbia Press, 2006), 279 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 61(1), 105–108. <https://doi.org/10.7202/016880ar>

dollars», puis – comme le souligne l’auteure – à une forte masculinité hétérosexuelle.

L’article de D. Wright pose, quant à lui, l’intéressant problème du rôle des psychiatres comme intermédiaires entre la justice et les justiciables, notamment par l’établissement de certificats en Ontario et en Angleterre. L’auteur montre que la législation ontarienne va ériger progressivement des barrières contre les abus dans l’établissement des certificats en évitant les collaborations entre médecins et propriétaires d’asile ou entre les familles et les médecins. L’article de K. White, enfin, pose le problème de l’expert psychiatrique et le recours persistant devant les juridictions canadiennes du xx<sup>e</sup> siècle au sens commun, soulignant à bon droit comment appréhender et évaluer la connaissance de l’expert.

Mettant bien en perspective le rôle des auxiliaires de justice, cet ouvrage servira de référence pour tout chercheur souhaitant mieux connaître les liens entre institutions et justiciables.

DAVID GILLES  
Faculté de droit  
Université de Montréal

DURFLINGER, Serge Marc, *Fighting from Home. The Second World War in Verdun, Quebec* (Vancouver, University of British Columbia Press, 2006), 279 p.

**Bien** qu’il soit publié dans une collection portant sur l’histoire militaire canadienne, l’ouvrage de Serge Marc Durflinger interpelle de plusieurs façons l’histoire et les études urbaines au Québec. C’est à partir de cette perspective que j’ai fait la lecture de cet excellent ouvrage dont l’objectif est de mettre en lumière les formes d’engagement de la communauté de Verdun en banlieue de Montréal à l’effort de guerre durant la Deuxième Guerre mondiale. Comment la guerre a-t-elle transformé la ville et l’expérience urbaine et comment la ville – entendue ici dans ses dimensions politiques, sociales, culturelles et économiques – a-t-elle favorisé l’effort de guerre?

Divisé en huit chapitres thématiques, en plus de l’introduction et de la conclusion, l’ouvrage de Serge Durflinger met l’accent sur les particularités sociales et culturelles de la population de Verdun sous l’angle de la présence de deux groupes linguistiques et religieux. En examinant comment les habitants et les dirigeants d’une ville répondent aux défis que pose la guerre sur le front intérieur, Durflinger nous fournit un portrait

précis des formes d'engagement à l'échelle locale. Son analyse met en lumière le sentiment d'appartenance territoriale et le dynamisme socio-communautaire élaborés à Verdun durant les années de guerre.

Selon les critères classiques utilisés en sociologie urbaine pour définir une ville (taille, densité, diversité sociale et fonctionnelle), on doit constater que durant la période étudiée, il manque un attribut fondamental à Verdun, à savoir celui de la diversité fonctionnelle. Pour autant, on ne peut pas considérer Verdun comme une banlieue monofonctionnelle. Son cadre bâti résidentiel dense est analogue à celui des quartiers centraux montréalais et sa composition sociale (en termes de classe et d'origine ethnique) est aussi diversifiée que celle d'une grande ville. Ainsi, avec plus de 67 000 habitants en 1941, la densité de population – qui atteint plus de 11 000 habitants au km<sup>2</sup> – et la diversité sociale sont au rendez-vous. Un autre élément définitionnel de l'urbanité concerne la nature des relations impersonnelles qui prévalent dans les villes. Ainsi, l'anonymat est un trait recherché et le contact avec l'autre se fait d'une manière plus distante, voire indifférente. Si l'on définit l'urbanité à partir de ces traits distinctifs, on peut questionner le caractère urbain de Verdun, compte tenu de la vie communautaire dynamique que fait ressortir Durflinger. Dans une ville composée à 90 % de locataires, la Seconde Guerre mondiale nourrit un très fort sentiment d'appartenance et la participation de nombreux Verdunois d'origine britannique à la guerre – notamment en tant que combattants – témoigne de liens sociaux étroits. Comme le montre l'auteur dans son analyse, d'autres notions comme celles d'ethnie, de classe ou de genre ont une valeur explicative plus grande que la notion d'urbain à proprement parler pour comprendre la nature des transformations que subit Verdun entre 1939 et 1945. En bref, Verdun correspond à un modèle hybride qui a les propriétés physiques d'une ville (son cadre bâti, sa densité, une certaine autonomie politique) tout en affichant les caractéristiques d'une communauté (*community*) sur le plan social et territorial.

L'ouvrage *Fighting from Home* soulève plusieurs questions relatives à Verdun comme communauté. La première concerne son statut de municipalité indépendante de la ville-centre de Montréal. Des travaux dans le domaine de l'histoire de la banlieue et des régions métropolitaines ont montré la diversité des stratégies municipales pour orienter le développement urbain. D'une manière assez typique, comme le mentionne Durflinger, les élus locaux de Verdun préconisent une saine gestion municipale visant à maintenir bas les impôts fonciers et à éviter l'endettement. Il reste que les autorités locales de Verdun jouent un rôle proactif qui

déborde largement leurs compétences habituelles. Ainsi, de nombreuses actions sont entreprises pour soutenir et valoriser l'effort de guerre : la création d'un fonds de cigarettes, le prêt des installations sportives/communautaires à l'armée, le choix d'un nom pour une frégate, etc. Cela dit, les stratégies élaborées et les discours qui sous-tendent leur légitimation sont répertoriés à partir des archives municipales et des journaux locaux, ce qui nous fournit un portrait un peu complaisant.

La deuxième question traite des impacts de la Seconde Guerre mondiale sur l'économie de Verdun et du Grand Montréal. Bien qu'il soit clair que les autorités locales de Verdun aient cherché à aménager un milieu de vie exempt des nuisances engendrées par les zones de production industrielle – elles acceptent tout de même d'accueillir temporairement une usine de munitions –, d'autres villes de la région métropolitaine ont eu une stratégie différente en attirant des entreprises afin de diversifier leur assiette fiscale. Comment les autorités locales de Verdun percevaient-elles ce type d'intervention de la part de villes concurrentes ?

L'accueil d'entreprises industrielles m'amène à soulever une troisième interrogation, à savoir celle des déplacements pendulaires effectués quotidiennement par les travailleurs verdunois. En tant que ville-dortoir, Verdun affiche un déséquilibre entre le nombre de travailleurs et le nombre d'habitants. Tous les jours, des milliers de Verdunois quittent leur ville pour travailler dans les zones industrielles aménagées sur les rives du canal de Lachine. Déjà désertée par les milliers de volontaires qui se trouvent au front, la ville est aussi vidée le jour par les femmes qui partent travailler dans les usines de guerre. Quels sont les effets de ces mouvements quotidiens sur la vie communautaire de Verdun ?

Finalement, une dernière question concerne les relations intergouvernementales. En histoire urbaine, le rôle du gouvernement fédéral est souvent sous-estimé et l'ouvrage dont il est question ici nous rappelle avec force sa contribution en matière de développement urbain (par le biais des sociétés de la couronne comme Defence Industries Limited). Le pouvoir local n'est pas en reste. Très patriotique, l'administration municipale de Verdun participe à l'effort de guerre sur le front intérieur en permettant l'ouverture d'une usine de munitions pour fusils, où travaillent plus de 6000 personnes, majoritairement des Verdunois/Verdunoises. De plus, elle est active dans le domaine du logement qui traverse une crise majeure. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les rôles vont en quelque sorte s'inverser et ce constat ne s'applique pas seulement à Verdun. Ainsi, les programmes visant à procurer aux ménages un logement deviendront

l'apanage des autorités supérieures (notamment du gouvernement fédéral), tandis que les municipalités seront particulièrement entreprenantes sur le terrain du développement économique.

L'analyse de Durflinger nous fournit plusieurs conclusions rigoureuses quant à la portée du conflit armé sur la vie quotidienne des habitants d'une ville de banlieue. Mais dans quelle mesure le cas de Verdun peut-il être considéré comme exemplaire ? À cet égard, compte tenu du nombre important d'anglophones nouvellement immigrés des îles Britanniques qui habitent à Verdun, on peut rappeler une donnée significative : durant la Première Guerre mondiale, cette ville génère le taux de recrutement de soldats volontaires le plus élevé au Canada et ce record se répète lors de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit là d'un critère valable pour procéder à une analyse approfondie de cette localité. L'histoire complexe rapportée par l'auteur nous offre aussi les assises nécessaires à la conduite d'études comparatives pour mieux comprendre les stratégies élaborées par des communautés contraintes à redéfinir leurs alliances ou leurs cliques dans des conjonctures difficiles.

CLAIRE POITRAS

*INRS-Urbanisation, Culture et Société*

GÉLINAS, Xavier, *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007), 482 p.

Que ses effets soient encensés par certains ou remis en question par d'autres, la Révolution tranquille n'en finit plus de susciter réflexions et débats. Xavier Gélinas s'intéresse lui aussi au phénomène en explorant une facette plutôt méconnue de cet épisode, soit la réaction des intellectuels de droite face aux nombreuses transformations survenues au début des années 1960. Loin d'être silencieux, les François-Albert Angers, Lionel Groulx, Richard Arès, Robert Rumilly et autres droitistes formulaient ouvertement leurs critiques et inquiétudes sans pour autant obtenir l'attention qu'ils souhaitaient. Gélinas leur redonne la parole quelques décennies plus tard.

La décennie précédant la Révolution tranquille ne laissait aucunement présager les défis qui se poseraient à la droite intellectuelle québécoise. Celle-ci disposait alors de deux alliées non négligeables, soit l'Union nationale et l'Église catholique. De plus, une vogue conservatrice, présente à